

musées, ministères, temples, à préserver de l'insulte ou du pillage. Ce peuple de trois cent mille hommes à calmer, à pacifier, à faire refluer dans ses ateliers et dans ses faubourgs, les postes à établir partout avec les volontaires de la victoire pour préserver la vie et la propriété des vaincus, tout cela était l'objet d'autant de mesures qu'il surgissait de pensées dans l'esprit du gouvernement, d'autant de commissions données qu'il se présentait de mains pour les recevoir.

Les élèves de l'École polytechnique, cette milice des jours de crise à qui sa jeunesse donne ascendant sur le peuple et sa discipline autorité sur les masses; ceux de l'école de Saint-Cyr, officiers sans troupes, dont l'uniforme se fait suivre d'instinct; ceux de l'École normale, dont la gravité impose à la multitude tous accourus au bruit des coups de feu et se pressant autour du gouvernement dans des attitudes à la fois disciplinées, martiales et modestes, attendaient ces ordres et les portaient à travers les piques, les balles et les flammes, sur le théâtre des dévastations. ils faisaient avec des poignées de volontaires, d'ouvriers, de peuple, groupés au hasard sous leurs mains, la campagne de l'ordre à rétablir, de la société à sauver. ils bivouaquaient aux portes des palais, sur les places, à l'embranchement des rues, aux débarcadères des chemins de fer. ils rétablissaient les rails, ils étei-

gnaient le feu, ils plaçaient des indigents affamés à la garde des meubles précieux et des trésors du riche. On eût dit d'une ruche immense d'hommes bourdonnant autour de l'Hôtel de Ville, et suspendant le combat pour voler au secours de la civilisation commune: il ne fallait qu'une impulsion réglée à ce mouvement instinctif du peuple qui le pousse au rétablissement de l'ordre par ses vertus. Ce mouvement, les membres du gouvernement et les ministres commençaient à l'imprimer, il ne fallait qu'un centre à ce peuple, il le trouvait, le fortifiait dans ces citoyens dévoués.

XI.

Le gouvernement devait d'abord parler au peuple et aux départements, afin d'instruire la nation des événements et de lui apprendre en même temps quels étaient les hommes qui s'étaient jetés à la tête du mouvement pour le régler, pour le contenir et pour changer la victoire en pacification, la révolution en institution. Lamartine prit la plume et écrivit la proclamation au peuple français :

« Au nom du peuple français,

« Le gouvernement vient de s'enfuir en laissant
« derrière lui une trace de sang qui lui interdit de
« revenir jamais sur ses pas. Les membres du gou-

« vernement provisoire n'ont pas hésité un instant
 « à accepter la mission patriotique qui leur était
 « imposée d'urgence. Quand la capitale de la
 « France est en feu, le mandat du gouvernement
 « provisoire est dans le salut public. la France en-
 « tière le comprendra et lui prètera concours. sous
 « le gouvernement populaire tout citoyen est ma-
 « gistrat.

« Français, donnez au monde l'exemple que
 « Paris va donner à la France, préparez-vous par
 « l'ordre aux fortes institutions que vous allez vous
 « donner.

« Le gouvernement provisoire veut la répu-
 « blique sauf la ratification du peuple qui sera im-
 « médiatement consulté.

« Il veut l'unité de la nation formée désormais
 « de toutes les classes de citoyens qui composent
 « la nation. il veut le gouvernement de la nation
 « par elle-même. La liberté, l'égalité, la fraternité,
 « pour principes. le peuple pour mot d'ordre. voilà
 « le régime démocratique que la France se doit à
 « elle-même et que nos efforts sauront lui assu-
 « rer. »

Cette proclamation au peuple fut lancée avec profusion du haut des balcons sur la place. elle fut suivie quelques minutes après d'une proclamation à l'armée. Il fallait à la fois fixer son sort, relever

son honneur et préparer sa réconciliation avec le peuple. Lamartine écrivit :

« Généraux, officiers et soldats,

« Le pouvoir par ses attentats contre la liberté, le peuple de Paris par sa victoire ont amené la chute du gouvernement auquel vous aviez prêté serment. une fatale collision a ensanglanté la capitale. Le sang de la guerre civile est celui qui répugne le plus à la France. un gouvernement provisoire a été créé. il est sorti de l'impérieuse nécessité de préserver la capitale, de rétablir l'ordre, de préparer à la France des institutions populaires analogues à celles sous lesquelles la république française a tant grandi la France et ses armées.

« Il faut rétablir l'unité du peuple et de l'armée un moment altérée.

« Jurez fidélité au peuple où sont vos pères et vos frères. Jurez amour à ses nouvelles institutions et tout sera oublié, excepté votre courage et votre discipline.

« La liberté ne vous demandera plus d'autres services que ceux dont vous aurez à vous réjouir devant la patrie et à vous glorifier devant ses ennemis. »

Ces proclamations jetées au peuple par les fenêtres furent distribuées en masse à des pacifica-

teurs volontaires. ils coururent les faire imprimer et afficher dans tous les quartiers. Des élèves des écoles militaires et des ouvriers les portèrent aux casernes et les expédièrent aux corps de troupes qui refluèrent de Paris.

Déjà les principaux chefs de l'armée à quelques partis qu'ils appartenissent le matin, se rendaient encore tout poudreux de la bataille à l'Hôtel de Ville. Ils traversaient péniblement mais sans insulte les rangs de ceux qu'ils combattaient le matin. Ils venaient se presser autour du gouvernement provisoire comme autour du seul centre contre l'anarchie et la décomposition. Les membres du gouvernement, sans exiger d'eux d'autres serments que leur patriotisme, les accueillaient en frères. Ils serraient cordialement la main de ces braves officiers et les renvoyaient à leurs divers commandements sans autre ordre que de rallier leurs soldats au drapeau, de prévenir toute collision entre le peuple et la ligne. et de rétablir la sûreté des communications, par de fortes colonnes circulant en dehors des barrières et sur les routes qui aboutissent à Paris. La garnison de Vincennes envoyait sa soumission au gouvernement. Le général Duvivier, républicain de cœur avant la république, mais d'un religieux patriotisme surtout, le général Bedeau, le général Lamoricière, le bras en écharpe et brûlant de fièvre par suite de sa blessure du matin.

Le général Piré, soldat de la première république, de l'empire et de la monarchie, étincelant du feu et de l'élan militaire sous les années du vieillard, une foule d'autres officiers de tout grade et de toute date, de toute opinion, de tout uniforme, accourraient les uns au cri du danger de la patrie, les autres à l'enthousiasme que le mot république rallumait dans leur mémoire, ceux-ci à l'espérance d'une nouvelle ère de gloire, ceux-là à l'appel impartial de la France en feu, tous à ce premier mouvement du soldat ou du citoyen français, qui précipite ce peuple de lui-même au poste du dévouement des services et du péril.

Les officiers, les soldats de la garde nationale, les députés républicains, monarchistes, légitimistes, sans acception de regrets, de parti, d'espérance, affluaient de minute en minute, montrant leur visage, dévouant leurs cœurs, offrant leurs bras. on eût dit que le trône disparu avait enlevé toutes les barrières entre les esprits et qu'il n'y avait plus pour tous ces hommes de résolution qu'une opinion : le salut public ; qu'un devoir : le sacrifice ; qu'un parti : la France. Les cris, les ondulations du peuple, la foule, les coups de feu, la lueur des flammes, la confusion, le tumulte, semblaient alimenter l'enthousiasme. C'était la mêlée de la patrie. On y distinguait entre mille, M. de Larochejaquelein, ce Vendéen de race resté inexorable aux sé-

ductions de la monarchie de 1830, fier de se confondre avec les républicains, serrant la main aux combattants, acclamé des ouvriers de la révolution, leur parlant de concorde, et d'honneur pour tous dans la liberté, et offrant ainsi par sa mâle et martiale attitude le symbole de la réconciliation des classes et de l'unité de la patrie.

LIVRE SIXIÈME.

I.

Les faubourgs et les banlieues de Paris se précipitaient d'heure en heure en torrents plus épais sur le centre de la ville au bruit des événements de la soirée. ils submergeaient les places, les quais, les carrefours, les rues, les ponts, les immenses avenues de la Bastille par le quartier Saint-Antoine. Deux cent mille hommes au moins engorgeaient les rues et les abords de l'Hôtel de Ville. les houles et les frémisses de ce peuple vêtu de tous les costumes, hérissé de toutes les armes, venant se briser comme les vagues vivantes sur un môle, lançant ses lames d'hommes sur les marches des perrons, sur la pointe des grilles de bronze, sous les vestibules et dans les escaliers de ce palais qui les revomissaient l'instant d'après avec des cris, des gestes, des explosions, des détonations de douleur, d'horreur ou de joie. Les cadavres apportés aux flambeaux des barricades par des hommes qui fendaient fièrement la multitude en faisant place à leur fardeau, le